

Le bonheur et le salut

Bernard Sesboüé s.j.

La question du salut est de plus en plus d'actualité aujourd'hui. En témoigne la prolifération des sectes et des gnoses diverses. L'Eglise doit donc annoncer courageusement le salut apporté par le Christ. Mais comment traduire en langage contemporain ce qui correspond à la fois à l'objet de l'espérance chrétienne d'une vie pleinement «sauvée» et aux attentes de notre monde occidental ? Pour répondre à cette double requête, j'ai choisi un mot très simple, mais aussi très riche, un mot qui pourra résumer toute mon intervention : *le bonheur*.

1. Le bonheur question humaine et question chrétienne

Le bonheur est la question fondamentale de l'être humain. En effet tout le monde désire être heureux. Le bonheur est le but ultime de notre existence ; il en est la fin et non le moyen. Il est le but sans autre but. La question « A quoi bon être heureux ? » ne se pose pas. Le bonheur, c'est le souverain bien de l'homme. Le bonheur est aussi ce qui ne sert à rien d'autre, qui n'est ni instrumentalisable ni rentable, qui n'entre pas dans l'échange économique. C'est un petit plus, sans commune mesure avec le reste, et qui pourtant change tout dans la vie. Trouver le bonheur, c'est trouver la gratuité par excellence.

Le bonheur est la question de tous les âges de l'humanité. Augustin disait déjà : « La vie heureuse, n'est-ce pas cela même que tous désirent, et que personne au monde ne se refuse à désirer ? »¹ et Pascal lui fait écho : l'homme « veut être heureux et ne veut être qu'heureux et ne peut pas ne pas vouloir l'être »². Question de tous les temps, la question du bonheur est bien aussi celle d'aujourd'hui. Le bonheur, c'est la vie, c'est aussi la qualité de la vie. La visée du bonheur c'est de vivre pleinement, de vivre toujours, dans la satisfaction des besoins essentiels, dans la communion de l'amour et de la famille, dans l'accomplissement de tâches créatrices. Une vie heureuse, c'est aussi une vie passionnée par de grands désirs.

¹ . Augustin, *Confessions* X,20,29 ; BA 14, p. 195..

² . *Pensées*, 169 (Brunschwicg).

Mais, me dira-t-on peut-être, la question du bonheur ne reste-t-elle pas une question terrestre, pour ne pas dire terre à terre, une question séculière par excellence, peu apte à déboucher sur le sens spirituel et l'enjeu éternel de notre existence ? Grave erreur, s'il est une question humaine fondamentale, le bonheur est aussi une question chrétienne. On devrait plutôt s'inquiéter de l'absence de cette référence au bonheur dans nos prédications courantes.

La référence au bonheur est déjà centrale dans l'Ancien Testament où celui-ci réside dans une vie longue, réussie, féconde en enfants, riche en troupeaux, en vignes et en figuiers. Les livres de la *Sagesse* se présentent comme une école de bonheur et de bonheur très réaliste. « Mon fils ne te refuse pas le bonheur présent » (Eccli, 14,14). Mais, pour parvenir à ce bonheur, il faut suivre les voies divines (Ps 1,1), craindre le Seigneur (Ps 112), écouter la sagesse (Pr 8,34), prendre soin du pauvre (Ps 41,2) et exercer la justice. Les Psaumes proclament volontiers heureux ceux qui obéissent à la loi du Seigneur. Sans doute la perspective d'une rétribution trop immédiate et terrestre nous gêne-t-elle un peu. Mais cette première pédagogie du bonheur est destinée à s'ouvrir vers des horizons plus spirituels et plus gratuits. Elle nous invite aussi à ne pas lier le bonheur du salut à une idée abstraite.

N'oublions pas que l'Evangile est par définition une *bonne nouvelle*. C'est la nouvelle qui annonce la venue du bien le plus décisif qui soit, celle du Fils envoyé par le Père plein de bonté. Origène, dans sa méditation sur le terme *évangile*, souligne qu'une bonne nouvelle suscite normalement la joie chez ceux qui la reçoivent. Or le premier mot du sermon sur la montagne, charte de l'Evangile chez saint Matthieu, est celui du bonheur. Nous avons la coutume de le traduire par *béatitude* et peut-être ne voyons-nous plus l'équivalence entre *béatitude* et *bonheur*. Jésus commence par déclarer bienheureux ceux qui se trouvent dans huit situations caractéristiques de l'existence humaine et qui, dans ces situations, ont des attitudes justes et vraies. Le contenu de ces béatitudes est sans doute paradoxal, puisque des situations de souffrance sont proclamées devoir conduire au bonheur. Mais le bonheur promis n'est rien d'autre que le salut, exprimé de manière diversifiée, dans le cadre d'une inclusion qui mentionne au début et à la fin le « Royaume des cieux ». L'Evangile se propose donc de manière inaugurale comme une invitation au bonheur. De même, Jésus se présente lui-même comme celui veut accomplir l'aspiration de tout homme au bonheur. Sa vie, qui met en pratique les béatitudes, est une annonce constante du bonheur aux pauvres et à ceux qui souffrent. Jésus promet le bonheur à ceux

qui veulent bien croire en lui. Si le bonheur, c'est la vie, le bonheur annoncé par Jésus, c'est, en termes johanniques, la *vie éternelle*.

Il est tragique que le christianisme ait pu être compris comme mettant un soupçon sur ce thème du bonheur, et donner l'impression d'être «une religion de souffrance et de mort ».

2. Le désir du bonheur et ses perversions

Mais si l'on parle tant du bonheur, c'est parce qu'on ne l'a pas. Le bonheur est un rêve, une utopie, un mirage qui s'éloigne sans cesse. Le bonheur est l'expression de notre *désir* fondamental. Qui dit désir dit manque, absence. A l'évidence on ne désire que ce que l'on n'a pas, de même que nous parlons de ce que nous n'avons pas. On parle donc du bonheur, parce que nous sommes malheureux. Une chanson ne dit-elle pas : «Il n'y a pas d'amour heureux ».

En soi désirer est un bien. L'homme est fondamentalement un être de désir. Mais ce que nous constatons aujourd'hui, c'est d'une part le malheur de notre monde et d'autre part les multiples dérapages de la quête du bonheur.

1. Car notre situation d'aujourd'hui est paradoxale : nous vivons dans un monde développé, je pense au monde occidental, d'un monde capable de satisfaire une grande quantité de besoins élémentaires, capable d'écarter un grand nombre de malheurs de l'humanité. Si un paysan du temps de Louis XIV avait pu apercevoir par une fenêtre donnant sur l'avenir l'abondance de nos ressources et de nos moyens de vivre, il aurait sans doute pensé que ses futurs arrière-petits-enfants vivraient dans un monde très heureux.

Or que voyons-nous ? La grande contradiction de nos sociétés réside dans la croissance simultanée du bien-être et du mécontentement général. Toutes les catégories sociales sont «en colère ». Dans ce mécontentement n'y a-t-il pas un secret désespoir ? Non seulement notre société d'abondance entretient des injustices toujours plus criantes, mais encore elle perd ses repères et ses buts, elle tombe dans le non-sens et, pour tout dire, elle est désenchantée :

L'absence croissante de buts, disait naguère Paul Ricoeur, dans une société qui augmente ses moyens est certainement la source profonde de notre mécontentement. [...] Nous découvrons que ce dont manquent le plus les hommes, c'est de justice certes, d'amour sûrement, mais plus encore de

signification. L'insignifiance du travail, l'insignifiance du loisir, l'insignifiance de la sexualité, voilà les problèmes sur lesquels nous débouchons³.

Plus récemment, Gilles Lipovetsky publiait un essai au titre symbolique, *L'ère du vide*⁴. Il y diagnostique une «stratégie du vide» dans notre société, fruit d'une sorte de narcissisme où le souci de la considération du moi l'amène à perdre ses repères jusqu'à en arriver à se dissoudre lui-même. Il en va de même au plan social où tant d'enquêtes s'emploient à nous renvoyer l'image de ce que nous pensons et le plus souvent l'image de nos mécontentements. Dans un sens voisin on parle d'un futur sans avenir.

2. Depuis toujours les hommes peuvent «déraper» dans leur quête du bonheur, c'est-à-dire placer leur bonheur dans un bien apparent, un bien frelaté, ou dans des comportements et des activités incapables de leur donner le bonheur. Ceci vient de leur faiblesse, de leur ignorance et du désordre, voire de la perversion du désir, que la tradition chrétienne appelle la «concupiscence». Aujourd'hui, nous constatons tout autour de nous des manifestations nombreuses de ces dérapages. C'est par exemple le désir de l'autonomie absolue de l'homme, qui veut faire son bonheur en se libérant de toute loi et de toute contrainte et en refusant de le recevoir des autres ou d'un Autre. C'est la convoitise ou la captivité du désir, ce que l'on a pu appeler la «boulimie du consommateur» (Ricœur), qui veut tout et tout de suite dans la recherche de la jouissance immédiate. Mais ce «toujours plus» d'argent et de puissance n'est que la quête d'un mauvais infini et n'engendre que la désillusion. C'est encore la déviation du désir qui cherche l'accès à la transcendance ou à l'Absolu dans l'alcool, la permissivité sexuelle, la drogue, le jeu, les sectes, etc. On pourrait allonger cette description. Ce désordre et ces perversions contribuent à faire de l'homme d'aujourd'hui, un «homme souffrant», dont W. Kasper disait récemment qu'il est le partenaire du discours de la foi chrétienne.

3. La réponse chrétienne à la question du bonheur

C'est à la question du bonheur parfait et définitif de l'homme que le message chrétien vient apporter une réponse. «Le christianisme, disait Paul VI, n'est pas facile, mais il est heureux»⁵. La foi chrétienne annonce et promet le vrai bonheur. Pour le dire,

³ . Paul Ricœur, «Prospective et utopie. Préviation économique et choix éthique», *Esprit*, février 1966, p. 189. Je m'inspire plusieurs fois de cet article dans les lignes qui suivent.

⁴ . Sous-titre, *Essais sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, Paris, 1983.

⁵ . Paul VI, *Message pascal de 1969*, *Doc. Cath.* 1539 (1969), p. 410.

elle emploie le terme de *salut*, sans doute trop banalisé aujourd'hui, mais qui renvoie à l'expérience fondamentale de la guérison d'un grand malade. Celui qui est passé à travers une dangereuse opération ne dira-t-il pas à son chirurgien : « Vous m'avez sauvé la vie ! » ? Les évangiles emploient le terme de *sauver* pour parler des guérisons opérées par Jésus. Sauver, en l'occurrence, c'était à la fois guérir, rendre au bonheur humain de vivre, et ouvrir la personne à une vie libérée avec Dieu, une vie fondée sur la foi qui sauve.

1. Le christianisme révèle à l'homme « sa dignité et sa vocation », dit le concile de Vatican II⁶. Il authentifie son désir comme parfaitement légitime. Il lui révèle dans la pleine lumière du Christ le paradoxe qui le constitue : créé à l'image de Dieu, il est un être *fini* habité par le désir de l'*infini*. Cet infini, le seul qui puisse le satisfaire pleinement, ne réside en aucune créature, c'est Dieu lui-même. On connaît la pensée qui ouvre les *Confessions* de saint Augustin : « Tu nous as fait pour toi, Seigneur, et notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose en toi »⁷. Dieu seul est notre vrai et définitif bonheur. Dieu seul peut donner sens et durée à tous nos bonheurs présents.

2. Ce premier paradoxe en entraîne un second : puisqu'il est fini, l'homme ne peut atteindre sa fin, et donc son bonheur infini, par ses propres forces. Au sens le plus élémentaire l'homme ne peut faire son bonheur par lui seul. Il est en besoin de bonheur, comme il est en besoin de salut. Sa situation pécheresse ne fait qu'ajouter à cette incapacité radicale. Car la révélation chrétienne dit aussi à l'homme qu'il n'est pas sorti des mains de Dieu tel qu'il se trouve aujourd'hui. Le désordre du désir dont il fait l'expérience est lié à un mystérieux refus de l'humanité à l'égard du don de Dieu.

- Telle étant la condition de l'homme, cette révélation ne serait qu'une malédiction, si elle n'accompagnait le don de la création du don du salut. Dieu s'intéresse à l'homme ; l'homme existe à titre personnel pour Dieu. Dieu prend l'initiative de se donner à lui, c'est-à-dire de le faire communier à sa propre vie divine dont il entend nous rendre « participants » (2 P 1,4). C'est pourquoi Dieu le Père a envoyé son Fils et répandu son Esprit. Nous sommes adoptés comme enfants de Dieu et nous le sommes (Rm 8,15.23 ; Ga 4,5 ; Jn 1,12 ; 1 Jn 3,1-2). Notre salut est d'abord et avant tout le don de notre divinisation. Sans doute ce terme fait-il réagir certaines consciences modernes qui estiment que l'homme n'a pas besoin d'être divinisé, mais tout simplement d'être humanisé. Ceux-là pensent sans doute que divinisation et humanisation sont en proportion inverse, alors

⁶ . *Gaudium et Spes*, 12, § 2.

⁷ . Augustin, *Confessions*, I.1.1; BA 13, p. 273.

qu'elles sont en fait en proportion directe : plus nous sommes divinisés, plus nous sommes humanisés. Le don de la divinisation est pour nous la seule possibilité de nous accomplir pleinement comme hommes, c'est-à-dire de réaliser un bonheur authentiquement humain.

- Bien entendu, ce don que Dieu nous fait de lui-même comporte aussi la libération de notre péché. La croix et la résurrection du Christ rendent possible notre conversion. La liberté souverainement sainte et sanctifiante du Christ convertit la liberté de notre libre-arbitre à la liberté évangélique des enfants de Dieu. Le sacrifice existentiel du Christ nous ouvre la possibilité de « nous offrir nous-mêmes en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu » (Rm 12,1). Car le sacrifice chrétien n'est pas ce que l'on croit trop souvent. Il consiste tout simplement à accepter notre vocation d'hommes, à accueillir le don de Dieu et à y répondre dans toute la trame de notre existence, en nous rapportant dans l'amour à Dieu et aux autres. C'est le sacrifice qu'Adam a refusé et que le Christ a accompli. Saint Augustin va jusqu'à dire que l'unique but toutes les actions de miséricorde et d'amour que nous accomplissons et qui sont nos « vrais sacrifices » « est de nous délivrer du malheur et, par suite, de nous procurer le bonheur, ce qui ne s'obtient que grâce au bien suprême dont il a été dit : 'Pour moi, mon bien est d'adhérer à Dieu' (Ps72,28) »⁸. Ainsi le sacrifice dans notre vie est-il ordonné au bonheur de notre vie ! S'il est onéreux et s'il devient parfois souffrant, c'est en raison de notre péché ou du péché des autres.

Karl Rahner a proposé une nouvelle expression pour exprimer le don de Dieu : « L'homme comme événement de l'*autocommunication* libre et pardonnante de Dieu »⁹. Elle traduit le double aspect du salut et souligne que la divinisation n'est pas de l'ordre de la chose, mais de celui de la communication mutuelle des personnes dans la connaissance et dans l'amour. Telle est la réponse de la révélation chrétienne à notre aspiration au bonheur. Telles sont notre foi et notre espérance.

4. De la foi à l'espérance

Le bonheur ne peut pas être parfait sur notre terre. Il est toujours transitoire et il se heurte à la perspective inévitable de la mort. La foi chrétienne dans sa réponse à la question du bonheur annonce la victoire de l'homme sur la mort. Tel est le sens du « pour nous » de la résurrection du Christ. Christ a vaincu la mort, non seulement dans sa propre

⁸ . Augustin, *La cité de Dieu*, X,6 ; trad. G. Combès, BA 34, p. 447.

personne mais pour toute l'humanité. Il a fait définitivement mentir cette loi d'airain qui veut que personne ne revienne de la mort. Nous savons que beaucoup de ceux qui se disent chrétiens aujourd'hui n'arrivent plus à croire à une vie après la mort. Sans doute ont-ils perdu le sens bouleversant en même temps que très concret de la résurrection du Christ. Tel il est ressuscité, tels nous ressusciterons aussi. Car il est en lui-même « la résurrection et la vie » (Jn 11,25).

(1). Le salut des corps

La résurrection du Christ est l'expression la plus concrète, la plus parlante qui soit de notre salut. Si le bonheur consiste dans la vie, dans une vie plénière et qui dure toujours, la résurrection du Christ est là pour nous dire en quoi consistera cette vie, non pas une pâle survie de la pointe spirituelle de nous-mêmes, mais bel et bien la résurrection de notre condition humaine et corporelle. Jésus qui a guéri les corps est ressuscité avec son corps.

Notre monde est de plus en plus marqué par un culte ambigu du corps, du corps jeune et beau, du corps en pleine santé, du corps qui résiste aux atteintes de l'âge, du corps capable de prouesses sportives et artistiques. Notre époque nous dit que nous n'avons pas un corps, mais que nous *sommes corps*. Il y a dans ce sens du corps à la fois un élément de vérité profonde, un respect de ce que la création a fait de nous, et un risque de dérapage.

L'élément de vérité nous est révélé par le souci de Jésus pour nos corps. Le Fils de Dieu s'est incarné, il s'est fait chair, c'est-à-dire corps, pour pouvoir communiquer avec nous. Car le corps humain n'est pas d'abord un ensemble de cellules ; il est d'abord et avant tout un *corps parlant*. Qu'est-ce à dire ? Le corps humain, en tant qu'il est humain, est le lieu concret de l'existence temporelle de l'homme. C'est en lui que l'homme reçoit et vit une existence personnelle, exerce et manifeste sa liberté dans son rapport à lui-même, aux autres, au monde et à Dieu. C'est dans et par son corps que l'homme entre en communication avec les autres, qu'il aime, souffre physiquement et moralement, travaille, éprouve joie et plaisir. Le corps, c'est donc nous-mêmes. Nos actes corporels, non seulement nous expriment, mais encore ils nous changent. Dans notre désir de vivre toujours se trouve inclus celui de vivre avec notre corps. Un salut qui n'intéresserait pas notre corps ne serait pas un salut total.

⁹ . Karl Rahner, *Traité fondamental de la foi. Introduction au concept du christianisme*, trad. G. Jarczyk, Centurion, Paris, 1983, p. 139 et suivantes.

Le Christ est venu accomplir notre salut par la parole et les gestes de son corps. Il en allait ainsi quand il annonçait l'Évangile et guérissait les malades. Il en va encore ainsi dans le *corps à corps* entre lui et nous que sont les sacrements. « La chair est la charnière du salut », écrivait Tertullien au début du III^e siècle¹⁰. Françoise Mallet-Joris lui fait écho au XX^e siècle : « Les sacrements, ce lien charnel avec Dieu »¹¹. Toute cette disposition de salut trouve son accomplissement définitif dans la résurrection de Jésus avec son corps.

Mais comment cela peut-il être possible ? Nos cellules mortelles ne sont-elles pas vouées inévitablement à la disparition ? L'Église admet même aujourd'hui que l'on incinère les corps. Question permanente ! Déjà saint Paul devait répondre aux difficultés des Corinthiens à ce sujet : « Comment les morts ressuscitent-ils ? Avec quel corps reviennent-ils ? » (1 Co 15,35). Ne soyons pas chosistes. Paul nous dit encore : « Le Seigneur Jésus-Christ transfigurera notre corps humilié pour le rendre semblable à son corps de gloire » (Ph 3,21). Nos corps deviendront alors des « corps spirituels », expression paradoxale, car notre expérience ne nous donne aucune représentation de ce que peut être un corps spirituel. Cela veut dire que d'une part nos corps seront libérés de toutes les limites liées au temps et à l'espace et que d'autre part nous ferons toujours l'expérience de l'identité concrète entre ce que nous serons devenus et ce que nous avons été. Le corps spirituel dit à la fois une *continuité* et une *discontinuité* radicale avec le corps mortel. Tel est l'objet de l'espérance chrétienne.

(2). Déjà-là et pas encore

Mais ici le message chrétien peut tomber dans deux tentations : celle de ne retenir que la promesse du bonheur pour « l'autre vie » ; celle, antinomique, de ne donner attention qu'à l'apport de notre foi à notre vie terrestre. Dans le premier cas, on risque de faire tomber l'espérance chrétienne dans la fameuse caricature de la religion « opium pour le peuple » ; dans le second, on limite cette espérance à notre vie temporelle, au risque de vérifier la réflexion de saint Paul : « Si nous avons mis notre espérance en Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre des hommes » (1 Co 15,19).

Cette double tentation s'explique par l'équilibre délicat entre le *déjà-là* du mystère chrétien et son *pas-encore*. Pour les apôtres, avec la résurrection du Christ la *fin des temps*

¹⁰ . Tertullien, *La résurrection de la chair*, VIII.

¹¹ . Françoise Mallet-Joris, *La maison de papier*, Paris, Grasset, 1970, p. 217.

était déjà arrivée. Sans doute ne faut-il pas la comprendre comme la fin chronologique des temps, mais nous sommes désormais dans les *temps de la fin*, tendus vers le retour du Christ. Car le définitif est déjà là. « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu, dit Paul. Quand le Christ, votre vie, paraîtra, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire » (Col 3,3-4). Le salut chrétien nous est déjà donné ici-bas : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle » (Jn 6,40), dit Jésus en saint Jean. Nous vivons dès aujourd'hui d'une vie qui dépasse les capacités de notre vie physique. Notre salut est *déjà-là*.

Cependant, ce salut ne se laisse pas enfermer dans l'ici-bas. Il n'est *pas-encore* là tout à fait. Notre foi est inséparable de l'espérance qui nous promet que cette vie encore cachée en Dieu sera pleinement manifestée sous un mode qui dépasse toutes les limites que nous pouvons connaître.

Traduisons cela en termes de *bonheur*. Le bonheur propre à la foi chrétienne nous est donné dès ici-bas, il transforme dès maintenant notre vie. Il ne constitue pas une « assurance » du type de celles que nos sociétés ont multipliées pour tous les risques. Il nous donne l'*assurance spirituelle* (2 Co 11,17) qui était celle de saint Paul, c'est-à-dire une confiance inconfusable dans l'avenir qui nous est promis. Notre espérance dans l'avenir donne stabilité à notre présent. Elle nous permet de donner sens à tout ce qui nous arrive ; elle nous donne force dans les plus grandes adversités. Ce bonheur est le bonheur promis par les béatitudes du sermon sur la montagne. Notre salut est déjà-là, notre bonheur est un présent.

Mais nous savons que notre désir de bonheur est orienté vers l'Absolu de Dieu, que Dieu seul peut le satisfaire dans une communication totale et définitive de sa propre vie. Cela n'est pas encore réalisable dans notre condition présente. Nous ne pouvons sauter « à pieds-joints » dans le monde divin de la résurrection. Nous devons franchir les limites de la mort corporelle pour pouvoir entrer dans ce monde de la vie. La révélation chrétienne ne peut employer ici que des images, car ce monde dépasse toute représentation humaine. Pourtant, nous pouvons en dire quelque chose à partir de nos expériences. La vie éternelle ne sera pas une contemplation passive et ennuyeuse, comme celle d'une liturgie qui dure trop longtemps. Grégoire de Nysse parle d'une découverte qui ira de commencements en commencements sans jamais s'épuiser. Nous pouvons aussi la penser à partir de certains instants, ici-bas toujours fugitifs, de bonheur parfait : la communion heureuse avec un paysage enchanteur, l'émerveillement artistique causée par les couleurs et les formes d'un tableau ou le mouvement d'une mélodie ; l'explosion de joie devant une découverte ; un moment de communion inexprimable avec une personne aimée ou en famille. Nous

parlons alors de *ravissement*, nous sommes emportés au delà de nous-mêmes. La référence à nos expériences de l'amour est ici capitale. Il existe une interaction entre connaître et aimer. Or la vue est le sens privilégié pour traduire la présence mutuelle dans l'amour. C'est pourquoi l'on parle de « vision béatifique » ou de « vision bienheureuse » à propos des élus.

000

Interprétant ainsi l'expérience fondamentale de la vue dans le domaine de l'amour, Irénée établit une sorte d'équivalence entre *voir* Dieu et *vivre* dans un texte célèbre sur lequel je vais terminer, en le citant un peu plus abondamment que l'on ne le fait habituellement. De même que la simple présence de l'épouse ravit son époux et le fait littéralement vivre, de même en sera-t-il éternellement entre Dieu et nous :

Il est impossible de vivre sans la vie, et il n'y a de vie que par la participation à Dieu, et cette participation à Dieu consiste à voir Dieu et à jouir de sa bonté.

Les hommes verront donc Dieu afin de vivre, devenant immortels par cette vue et atteignant jusqu'à Dieu. [...]

Car la gloire de Dieu c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu : si déjà la révélation de Dieu par la création procure la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre, combien plus la manifestation du Père par le Verbe procure-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu !¹²

¹² . Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, IV,20.5.6.7 ; trad. A. Rousseau, Cerf, Paris, 1984, p. 472-474.